

Anne Mézin et Vladislav Rjéoutski (éd.), *Les Français en Russie au siècle des Lumières*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2011, t. I, XLV-528 p. ; t. II, 837 p. – ISBN 978-2-84559-035-9.

Il faut savoir gré à Anne Mézin et à Vladislav Rjéoutski d'avoir entrepris cette somme d'érudition qui s'imposait : comment mieux mesurer l'influence française en Russie au long du XVIII^e siècle qu'en identifiant, aussi exhaustivement et précisément que possible, les hommes et les femmes qui en furent les vecteurs ? Fruit de dépouillements que l'on devine aussi longs que patients dans de multiples fonds d'archives, principalement russes et français, dont l'énumération se déroule entre les pages 259 et 296 du premier tome et d'où sont issus maints documents inédits, le résultat impressionne par son volume : 835 pages de notices biographiques constituent le seul second tome, sans même épuiser la totalité du corpus, puisque beaucoup de noms n'apparaissent que dans les neuf premières annexes insérées entre les pages 153 et 238 du premier tome. Une trentaine de collaborateurs ont été mobilisés pour leur rédaction, les uns en qualité de biographes attitrés d'un personnage (cas d'Emmanuel Boussuge pour Fougeret de Monbron et de Youlia Klimenko pour l'architecte Nicolas Le Grand), les autres comme spécialistes d'un groupe particulier (cas de Julie Ollivier pour les voyageurs et d'Alexandre Stroeïev pour les aventuriers). Remarquons dès à présent que les émigrés contre-révolutionnaires (dont des auteurs de souvenirs ou de mémoires publiés) n'ont pas été exhaustivement identifiés. Que la taille desdites notices varie considérablement d'un personnage à l'autre, en fonction de sa notoriété, de son rôle et des traces qu'il a laissées dans les archives, rien que de plus légitime ; en revanche, la relégation d'un grand nombre dans les annexes, outre qu'elle ne se justifie pas même par

le fait que les renseignements les concernant seraient plus étiques que ceux glanés à propos de maints autres obscurs, pourtant répertoriés dans le tome II, nuit à la commodité de la consultation, en ce qu'elle impose systématiquement un détour préalable par la table des notices et des annexes (t. II, p. 451 à 526), pour s'assurer si tel ou tel a eu les honneurs des premières ou des secondes.

Anne Mézin et Vladislav Rjéoutski ont choisi de ne pas borner leur recensement aux seuls sujets du Roi très chrétien, dont beaucoup n'ont pas voulu se reconnaître citoyens de la République française, parfois même avant la proclamation d'icelle : ils ont étendu leur quête prosopographique aux « francophones », tout en sachant combien le critère linguistique pouvait s'avérer « trompeur », en un siècle où toute « l'Europe parlait français ». On pourra donc contester dans le détail que certains ressortissants d'États non francophones aient été intégrés dans le corpus, tandis que d'autres, qui n'ont pourtant pas moins contribué à répandre usages, savoirs et goût français en Russie, en ont été exclus. Plus regrettable nous paraît l'absence de distinction – tout d'abord statistique – entre Français et ressortissants d'États tiers (Pays-Bas espagnols puis autrichiens, principauté de Liège, Cantons helvétiques, possessions francophones des ducs de Savoie, devenus rois de Piémont-Sardaigne, duché de Lorraine, Corse et Comtat Venaissin jusqu'à leur rattachement respectif à la France, sans préjudice de la principauté de Montbéliard, dont les liens avec la Russie doivent beaucoup au mariage de la princesse Dorothée de Wurtemberg avec le tsarévitch Paul).

Cette indifférenciation entre la « nation » française et les autres ne constitue pas l'unique faiblesse de l'« aperçu historique », qui court de la page 3 à la page 150 du premier tome et s'articule en trois parties d'ampleur très inégale (« Le règne de Pierre I^{er} », de la page 5 à la page 20 ; « Sous les successeurs de Pierre le Grand », entre les pages 21 et 50 ; « L'époque de Catherine II », de la page 51 à la page 144), avant d'aboutir à six pages de conclusions sommaires. Or, ce découpage chronologique s'avère trompeur : c'est dès la première partie que le lecteur aura vent des effets dissuasifs de la guerre de succession de Pologne et de « l'affaire de Dantzig » sur la présence française en Russie ; inversement, il devra patienter jusqu'à la suivante pour prendre connaissance de notations que la logique du plan appelait à évoquer plus tôt ; de surcroît, il ne sera pas moins ébahi de découvrir dans la troisième partie un survol historique des relations commerciales entre France et Russie depuis la fin du XVI^e siècle, et des analyses catégorielles, tour

à tour relatives aux artistes, aux médecins, aux marchands, aux manufacturiers et au groupe si essentiel des pédagogues, et dans lesquelles les auteurs n'éprouvent aucune gêne à remonter au règne de Pierre le Grand ! À ce défaut structurel, s'ajoutent les carences d'un développement, qui est loin de répondre aux exigences méthodologiques de la prosopographie. Sans doute celui-ci n'est-il pas absolument démuné d'observations pertinentes ni de toute donnée statistique : le lecteur apprendra notamment le nombre exact de Français établis à Saint-Pétersbourg en 1746 et en 1793, ainsi que la quantité de pensionnats tenus par des étrangers tant à Moscou que dans la ville de Pierre le Grand, au cours de la seconde moitié du siècle ; en revanche, il aura garde de n'accorder aucun crédit aux estimations proprement extravagantes du nombre d'émigrés et de la proportion de nobles en leur sein, telles qu'indiquées à la page 131 et que la consultation de l'ouvrage (malheureusement ignoré) de Jean Vidalenc¹ aurait permis de corriger. Pour le reste, il devra, soit rester sur sa faim, soit s'armer de patience pour dénombrer un à un les noms mentionnés dans les annexes : par son seul effort, il gagnera la satisfaction de savoir que la liste des colons français de la Volga (p. 154-161) fait état de 131 personnes, que 262 Français résidaient à Moscou en 1777 (p. 162-166) ou encore que 1 653 hommes et femmes ont été requis de prêter le serment de fidélité à la couronne de France, exigé par Catherine II en 1793, et que 26 s'y sont refusé (p. 167-198).

Ce n'est donc pas sur les auteurs qu'il faut compter pour connaître, même approximativement, l'effectif des Français et assimilés en Russie : tout au plus veulent-ils bien nous dire qu'il était « insignifiant au début du siècle » et « encore modeste à la fin ». Pas davantage, ils ne proposent la moindre analyse quantitative des flux et des reflux (pas même à propos des huguenots, qui ont pourtant abondé « la première émigration française d'importance »). Curieusement, le nombre et la chronologie des enracinements sont tenus dans une irritante imprécision, alors même que l'étude des processus d'assimilation ou de refus d'intégration fait partie des objectifs affichés. Hormis quelques notations éparses, généralement tirées des documents de l'époque, la statistique professionnelle s'avère tout aussi déficiente : le lecteur apprendra par exemple que les médecins formaient, avec les chirurgiens et les dentistes, « une profession importante au vu de leur nombre » (p. 76), mais ne trouvera

¹ J. Vidalenc, *Les Émigrés français 1789-1825*, Caen, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Caen, 1963, 471 p.

nulle mention de celui-ci. Quant aux cohortes d'officiers des armées royales ayant cherché asile dans l'Empire des Tsars – notamment les Condéens momentanément établis en Volhynie, qu'il était pourtant loisible d'approcher grâce aux travaux, certes anciens, de René Bittard des Portes² et du vicomte Grouvel³ –, elles ne sont que nébuleusement évaluées, alors même que leur intrusion a très sensiblement modifié la « nation » française, tant dans sa structure sociale que dans son volume.

Des quatre index qui s'étendent de la page 337 à la page 524 du premier tome, nous avons déjà signalé l'usage impératif que tout lecteur en quête d'un personnage doit faire du dernier. Le troisième, qualifié d'« index général », présente l'inconvénient de mêler des entrées patronymiques, toponymiques et thématiques, qui, nous semble-t-il, auraient gagné à être disjointes. Passons sur l'incorporation discutable des émigrés, des francs-maçons et des voyageurs au « répertoire socio-professionnel », mais regrettons que les noms de ceux qui, simultanément ou successivement, ont exercé plusieurs métiers n'aient pas été repérés au moyen d'un astérisque. Reste l'index des « lieux de naissance ou de provenance », qui constitue rien moins qu'un aberrant défi à la géographie historique et administrative de la France : outre que les auteurs paraissent ignorer qu'avant 1789, il n'existait point de « régions », mais des provinces, la concordance qu'ils établissent entre ces dernières et les départements qui leur ont succédé est entachée d'erreurs invraisemblables. On découvre ainsi que Laval et Mayenne se situaient en Anjou, et Angers dans le Maine, qu'Arras et Béthune appartenaient aux Flandres françaises, tandis que l'Oise et la Somme, sans préjudice d'Avesnes-sur-Helpe (trop méconnue sous-préfecture du Nord), dépendaient de l'Artois, que le département de l'Hérault était autant provençal que languedocien, que la Charente et la Loire-Atlantique ressortissaient du Poitou, l'Aude du Roussillon, la Loire de la Touraine (nonobstant près de quatre cents kilomètres de distance), etc. ! Faut-il ajouter que les localités qui ne sont devenues françaises qu'au cours du siècle (principalement celles du duché de Lorraine, du Comtat-Venaissin, du duché de Savoie, du comté de Nice, sans oublier la principauté de Montbéliard, abusivement intégrée à la Franche-Comté) ne sont pas

² R. Bittard des Portes, *Histoire de l'armée de Condé pendant la Révolution française (1791-1801)*, Paris, E. Dentu, 1896, réimp. Genève, Slatkine-Megariotis, 1975, VII-400 p.

³ Vicomte Grouvel, *Les Corps de troupes de l'émigration française (1789-1815)*, t. II : *L'Armée de Condé*, Paris, Éditions de la Sabretache, 1961, 428 p.

cataloguées à part, et que, pour ce qui est de l'étranger, la principauté de Liège est froidement rattachée à une Belgique qui n'existait pas encore ? La confusion de ce répertoire est telle que l'on en vient à se réjouir qu'aucune synthèse cartographique n'en ait été proposée.

Derechef, ce sera au lecteur d'effectuer les comptages qui ont répugné aux auteurs, s'il souhaite avoir quelque idée des lieux d'origine des expatriés. Il dénombrera ainsi 352 Parisiens, 79 Strasbourgeois, 76 Lyonnais, 56 Messins, 29 Marseillais et 28 Versaillais, non sans regretter que la part des générations n'ait pas été établie pour les plus gros échantillons (par exemple, un bon lot d'émigrés pour cause de Révolution émerge, à première vue, de la liste parisienne). Au risque de paraître insistant, il nous faut redire combien ces carences statistiques nuisent à la qualité de l'ouvrage. Il se peut même qu'une pesée rigoureuse des réalités numériques eût aidé les auteurs à asseoir leurs propres analyses ; ainsi à propos des libraires, dont il est dit, page 95, qu'ils étaient « souvent originaires de Strasbourg » : vérification faite par simple croisement des index, seulement trois des trente libraires recensés dans le « répertoire socio-professionnel » (p. 364) ont vu le jour sur les bords de l'Ill (p. 383).

On ne remettra pas en cause l'utilité de la chronologie (pp. 239-252), de la table des rangs (p. 253) et du lexique (pp. 254-256). En revanche, on déplorera l'absence de tableaux généalogiques. D'autres répertoires, énumérant par exemple les expatriés venus avec femme et enfants, ceux qui se sont mariés en Russie (assorti du calcul des taux d'endogamie et d'exogamie) et ceux qui y ont rendu leur dernier souffle, mais encore l'identité des parrains et marraines des enfants baptisés dans les églises catholiques de Moscou, les conversions à l'orthodoxie et les noms et adresses des employeurs russes, eussent également été bienvenus.

Au bout du compte, si le volume de notices est appelé à s'imposer comme une référence de premier ordre pour les chercheurs, il est infiniment dommage que le premier tome ne soit pas à la hauteur de l'immensité des dépouillements mis en œuvre et de la patience avec laquelle tant d'obscurs et de sans grade ont été mis au jour.

Roger Baur
Université Charles de Gaulle Lille 3